

Dans les entrailles de la terre

*Puits du Centre, mine de Faymoreau,
jeudi 11 novembre 1920*

Thomas n'avait pas pu prévenir ses compagnons. Il avait entendu un bruit sec insolite, vu le halo lumineux qui se formait autour de la flamme de sa lampe et, avant même qu'il ait eu le temps de crier, l'enfer s'était déchaîné.

Un souffle démentiel, comme jailli de la bouche d'un monstre gigantesque, avait ébranlé les profondeurs de la terre et, en un instant, des nuages de poussière s'étaient répandus, tandis que des grondements sourds et des craquements épouvantables retentissaient alentour, parmi lesquels s'élevaient des hurlements de terreur et de douleur.

Il n'y avait plus rien de tangible, plus de repères ordinaires. Les boiseries qui tapissaient la galerie avaient volé en éclats meurtriers auxquels se mêlaient des cailloux ainsi que des monceaux de terre brune.

Horrifié, le jeune homme s'était plaqué contre la paroi rocheuse, son casque sur le visage afin de ne pas être asphyxié. Le ventre noué par une atroce panique, il tremblait de tout son corps. Depuis qu'il descendait dans la mine, il n'avait jamais cru qu'un coup de grisou surviendrait. Les anciens en parlaient

souvent, mais en évoquant des sites lointains, dans le nord de la France ou en Angleterre.

Il n’osait pas appeler qui que ce soit, pas encore, se demandant combien avaient survécu parmi tous ceux qui travaillaient avec lui dans la galerie. Son cœur cognait trop vite, trop fort. Les joues et le menton maculés de terre, les cheveux et le menton poissés par la sueur, il s’évertuait à maîtriser le claquement de ses dents. Son regard d’ordinaire pétillant de malice se voilait sous l’effet d’une peur viscérale.

« Qu’est-ce qui s’est passé? se demanda-t-il. Une poche de gaz? Tout a sauté! Misère, et le petit Pierre se trouvait un mètre devant moi! Pierre, je dois le trouver. Pour Jolenta¹! »

Un goût de sang lui vint sur les lèvres. Il crut d’abord qu’il avait été blessé, puis il comprit qu’il s’était mordu au moment de l’explosion.

Ses pensées revinrent à Jolenta, sa fiancée. Elle était polonaise. Sa famille était arrivée à Faymoreau pendant la guerre, en septembre 1915. La main-d’œuvre manquait cruellement, car tous les hommes en âge d’être mobilisés avaient déserté le village minier. Aussi, la compagnie avait eu recours à des Polonais, qui s’étaient installés dans le pays. À l’époque, la jeune fille avait seize ans, mais cela ne l’avait pas empêchée d’intégrer l’équipe des culs à gaillettes, ainsi qu’on nommait les femmes chargées de trier les morceaux de houille.

La première fois que Thomas avait vu Jolenta, elle imitait le geste de ses collègues dans la clarté falote des lampes, essuyant ses mains noircies sur son pantalon de toile. Mais il n’avait guère prêté attention à ce détail. Une mèche d’un blond argenté croulait de sa casquette

1. Piotr et Jolenta sont des prénoms polonais, respectivement masculin et féminin.

le long de son cou fin et elle le fixait de ses prunelles d'un bleu très clair. Il s'était promis de lui faire la cour le dimanche suivant.

Submergé par ces souvenirs qui éveillaient l'acuité de ses sentiments pour Jolenta, le mineur constata avec une tendre ironie qu'ils n'étaient pas encore mariés cinq années plus tard. « Mais la noce est pour bientôt, le plus tôt possible même! se dit-il. Pas question de la déshonorer. »

Soudain, son cœur se serra à l'idée qu'il aurait pu ne jamais connaître l'enfant que portait sa fiancée. Le destin en avait décidé autrement. Par miracle, il était vivant. Son devoir lui apparut; il devait aider ses frères d'infortune en prodiguant des soins à ceux qui en avaient besoin. Pour cela, il lui fallait d'abord franchir l'éboulis qui l'entourait.

— Pierre! Piotr! appela-t-il. Hé! mon gamin, où es-tu? Passe-Trouille, tu es par là?

Les hommes de la mine se donnaient souvent des surnoms en rapport avec certaines anecdotes qui étaient racontées à l'heure de la pause, moment béni où l'on pouvait casser la croûte. Le plus souvent, cela se limitait à une pessaille² agrémentée de haricots cuits dans la graisse, persillés et aillés, et d'un gobelet d'eau, la consommation de vin ou de quelque alcool que ce fût étant strictement interdite.

— Thomas! fit une voix assourdie par la distance.
Au secours, Thomas!

— Pierrot, mon p'tit gars, tiens bon! J'arrive!

C'était bien le jeune frère de Jolenta, dont l'accent polonais prononcé ne pouvait pas prêter à confusion. On l'avait vite rebaptisé Pierre, au lieu de Piotr, la forme polonaise du prénom que ses compagnons de labeur trouvaient difficile à prononcer.

2. Tartine, en patois vendéen.

À tâtons, Thomas se jeta à l'assaut de l'énorme monticule de débris qui lui barrait le passage. La structure de soutènement en bois de la galerie s'était effondrée en partie, laissant des masses de pierrailles couler de la brèche.

— J'veais te sortir de là! T'es tout seul, Pierre?

— Je crois, j'yvois rien, alors... répondit l'adolescent.

— Moi non plus! J'ai perdu ma lampe; elle doit être sous les gravats. Même si je mets la main dessus, vaut mieux pas essayer de la rallumer. Il peut y avoir encore des gaz.

Sur ces mots, accroupi, il se remit au travail. Mais très vite il eut les doigts meurtris.

— Faut que je récupère mon pic ou que j'en trouve un autre!

Thomas recula avec précaution. Son talon heurta quelque chose. La résistance lui parut suspecte, souple et ferme à la fois. Un frisson d'horreur parcourut son dos; seule la chair humaine avait cette consistance-là. Il se souvenait très bien que Passe-Trouille, réputé pour terrifier les galibots³ avec des histoires effroyables, se trouvait juste derrière lui.

— Seigneur! murmura-t-il en se tournant vivement.

Il identifia du plat de la main un corps inerte, sur lequel pesait une poutre en bois.

— Hé, Passe-Trouille! Réponds-moi, bon sang!

Il s'assura qu'il s'agissait bien de son compagnon en vérifiant sa corpulence et les boucles qui débordaient du casque. Il eut beau le secouer, Passe-Trouille n'eut aucune réaction. Il était père de six enfants.

— Y en a combien d'autres? hurla-t-il. Et not' pion, il est où?

3. Jeunes mineurs débutants.

Il se signa, bouleversé. Alfred Boucard, le contremaître, suivait Passe-Trouille. C'était un bon porion, vigilant et prudent.

— Ohé, Thomas! s'égosilla Pierre. Par la Vierge Marie, viens, beau-frère!

— Je viens, gamin, je viens.

Thomas renonça à dénombrer les morts. Autant s'occuper des vivants. Déterminé, il fouilla patiemment le sol autour de lui et du corps de Passe-Trouille; il finit par mettre la main sur un pic. Muni de cet outil, il continua à déblayer les gravats.

« On va venir nous secourir! pensait-il, concentré sur son rude labeur. Les types des autres galeries ont forcément prévenu la direction. Ils vont envoyer du renfort! »

— Bon sang, je n'en viendrai pas à bout! enrageait-il à voix haute, tandis qu'il rampait, en appui sur ses coudes.

Cependant, il avançait, certain au moins que Pierre avait de l'air. Preuve en étaient les appels incessants de l'adolescent.

— Je t'entends cogner et gratter; t'es pas loin! répétait celui-ci, la voix vibrante d'espoir. Dis, j'ai une sacrée chance que tu sois vivant, sinon je pourrissais là. Personne m'aurait trouvé, sûr.

— Dis-moi comment tu vas, mon gars? Rien de cassé?

— J'veus pas trop, j'ai une jambe coincée. Je ne peux pas dire si elle est entière ou non, je ne sens rien.

— Ne bouge surtout pas, je vais te sortir de là!

Obstiné, Thomas Marot décupla ses efforts. Il parvint à agrandir une faille étroite d'où s'exhalait une haleine humide qui lui laissait sur la langue un goût de fer.

— Pierre?

— Oui, je t'entends mieux, tu as l'air d'être tout près. Bordel de merde! si on avait une lampe, rien qu'une.

— C'est défendu de jurer, petit gredin! voulut plaisanter Thomas. Ta sœur n'apprécierait pas.

— Tu lui diras pas, hein, beau-frère? répliqua le garçon avec un rire qui s'acheva en sanglot.

Ils se turent, tous deux émus. Thomas s'enfonça en ahanant dans l'étroit passage. Il décocha encore quelques coups de pic, afin de pouvoir y engager ses épaules. Lui aussi aurait donné cher pour avoir un peu de lumière, pour apercevoir le galibot et sa bouille toute ronde aux yeux bruns.

— Me voilà, mon p'tit gars! cria-t-il sur un ton victorieux.

Au même instant, un vestige de la voûte, déjà fragilisée par l'éboulement précédent, s'effondra. Thomas fut projeté vers le trou obscur où Pierre était prisonnier. Il le heurta dans sa chute, ce qui arracha à l'adolescent une clameur de souffrance. Un silence de mort succéda au vacarme assourdisant qui avait présidé à ce chaos lourd de conséquences.

— Pierrot?

— Thomas?

— Tends-moi la main, petit, que je m'approche.

Le mineur éprouva un réel soulagement quand il sentit les doigts du galibot entre les siens.

— Je n'ai plus qu'à dégager ta jambe et à te faire sortir de là! dit-il d'une voix grave. À moins que...

— À moins que quoi?

— Le passage est peut-être bouché! Tu as entendu ce bruit? Attends un peu, je préfère voir tout de suite de quoi il retourne.

Il ne fallut pas longtemps à Thomas pour comprendre. Cette fois, des morceaux de roche s'étaient accumulés, d'un poids tel qu'ils s'étaient encastrés en formant une muraille compacte, bien qu'irrégulière.

— On est faits comme des rats! marmonna-t-il.

Un noir absolu les entourait. Leur situation s'avérait catastrophique.

— Va falloir que tu sois courageux, Pierre! ajouta alors Thomas plus fort. Ils vont mettre du temps à nous retrouver. Passe-Trouille est mort, peut-être bien notre porion aussi. Tu te souviens? On était en tête du groupe, nous deux, hein, à manier le pic comme des forçats! On est pris au piège. Bon sang, si seulement je pouvais nous éclairer.

Il fouilla ses poches et en extirpa son briquet à mèche d'amadou. Mais il songea que le grisou était un gaz inodore.

— Non, autant rester sans lumière! grogna-t-il.

— Tu crois que ça pourrait sauter encore?

— Oui, ça se pourrait! Gardons la tête froide, Pierre. Nous ne sommes pas les premiers à être victimes de ce genre d'accident ni les derniers, hélas! La direction de la compagnie est déjà prévenue: ils vont organiser des recherches. Si Boucard a survécu, il causera de nous, forcément. Mon père me rabâche qu'il n'y a pas eu de meilleur porion dans la mine depuis belle lurette; ce brave Boucard fera tout pour nous tirer de là. Ton père aussi. Il ne devait pas être loin derrière.

— Dans ce cas, faut prier pour lui! soupira l'adolescent. Mon Dieu, si papa avait été tué...

— Ne pense pas au pire, ça ôte le courage.

— Et les chevaux, Thomas?

— Quoi, les chevaux?

— On n'a pas idée des dégâts, peut-être bien que certaines bêtes ont été tuées.

— Tu as peur pour ton Danois? T'inquiète pas, gamin, les gars chargés de remonter les berlines étaient déjà loin. Les femmes aussi; elles n'ont pas pu être atteintes par l'explosion.

Cette conversation au sein des ténèbres avait quel-

que chose de poignant. Ils n'osaient pas encore se juger condamnés et, par compassion pour son jeune ami, Thomas continua à discuter.

— Tu l'aimes bien, ce cheval? Je me suis toujours dit qu'il avait un drôle de nom. Danois, ce n'est pas ordinaire.

— Oui, et personne sait d'où il vient, ce nom-là! C'est le plus gentil, je t'assure. Et puis, il est beau, brun avec du blanc sur le front.

La voix du galibot se fit rêveuse. Il revoyait le ciel immense, la course des nuages, les collines... Son imagination aidant, il se représenta l'animal cher à son cœur au grand galop, au milieu d'un vaste pré couvert d'herbe bien verte.

— Je me dis souvent qu'un jour je ferai fortune; je rachèterai Danois à la compagnie et il vieillira au grand air, libre! Il sortira de la mine grâce à moi!

— Faut y croire, Pierrot, faut y croire! répliqua Thomas.

— Tu te rends compte, si Danois a été tué lui aussi? Il y en a douze, des chevaux qui bossent avec nous. Douze pauvres bêtes privées de lumière à longueur d'année, moi ça me débecte!

Pierre se tut. Il se proposait dès que c'était possible pour nourrir et soigner les animaux de la mine, six juments robustes de taille moyenne et six hongres dont son cher Danois, ainsi que deux pinsons, logés dans une cage en osier. Si par malheur du monoxyde de carbone se dégageait, les oiseaux gonflaient leur plumage, ce qui constituait un précieux avertissement.

— C'est comme ça, mon p'tit gars. On ne peut pas changer le monde. Alors, cette jambe?

— La droite, mais je ne sens rien, je t'ai dit...

Le cœur serré, Thomas tâta le corps du galibot en commençant par le torse pour descendre jusqu'aux

cuisses. Il frôla le genou droit. Ses mains rencontrèrent vite une masse rocheuse qui résista à ses efforts. Il essaya de pousser l'énorme pierre, de la faire rouler, mais ce fut en vain.

— Je suis désolé, je ne peux rien faire! avoua-t-il. Il faudrait être plusieurs. On va causer encore en attendant l'équipe de secours. Et on va prier, hein, p'tit gars. De bonnes grosses prières!

La Roche-sur-Yon, samedi 13 novembre 1920

Un épais brouillard avait envahi la ville dès l'aube, accompagné d'une bruine fine aux senteurs marines. On y voyait à peine deux mètres devant soi. Les pavés bruns luisaient et les bruits eux-mêmes semblaient étouffés. Au milieu de cette évanescence grisâtre se distinguait parfois la masse sombre d'une automobile roulant au ralenti, phares allumés; la machine prenait l'allure d'un monstre étrange aux gros yeux jaunes.

Isaure Millet marchait sans hâte sur un trottoir de la rue du Moulin Rouge. L'atmosphère fantomatique qui présidait à sa promenade matinale s'accordait à sa mélancolie. Ses cheveux noirs de jais coiffés en chignon sur la nuque s'ornaient d'un petit chapeau en velours grenat. Un manteau cintré gris foncé dissimulait ses formes aux rondeurs encore adolescentes.

Elle avait eu dix-huit ans la veille, un anniversaire qui lui laissait un goût amer; pas une carte postale de ses parents, pas une lettre amicale ni bons vœux de ses patrons, madame et monsieur Pontonnier. Le couple, qui dirigeait une école privée, l'avait engagée comme surveillante. Elle devait aussi faire des heures de ménage et de repassage. Elle ne s'en plaignait pas, trop contente de gagner de l'argent et de pouvoir louer une chambre meublée dans un immeuble tout proche de l'institution.

« Il m'a oubliée. Il avait promis de m'écrire! » songeait-elle.

Elle s'arrêta un instant comme pour trouver la force de surmonter sa déception, puis elle se retourna brusquement. Quelqu'un avait toussé, elle en était sûre. Peut-être que c'était le facteur. Il allait surgir de cet affreux brouillard, perché sur sa bicyclette, et lui tendre une enveloppe qu'il n'aurait pas vue au début de sa tournée, parmi toutes les autres de sa sacoche.

Tout d'abord, Isaure crut qu'il n'y avait personne. Mais elle aperçut bientôt une silhouette vêtue de sombre à l'entrée d'un passage voûté. Ce n'était pas le facteur tant espéré, moins grand, moins élancé et toujours à vélo.

Son fragile espoir vola en éclats. Elle pressa l'allure, oppressée. Depuis deux jours, dès qu'elle sortait, elle avait l'impression d'être suivie, épierée plutôt. D'un tempérament assez réservé et peu bavarde, elle gardait ses craintes secrètes. Et puis, à qui en parler? Sa collègue, la surveillante de l'internat qu'elle croisait le matin et en fin d'après-midi, était une veuve taciturne. Les veuves ne manquaient pas, deux ans après l'armistice signé dans une clairière de Rethondes, en forêt de Compiègne. Quant à la directrice, Gertrude Pontonnier, elle n'avait qu'un sujet de conversation : la mode féminine. Il restait sa logeuse, madame Berthe. La brave femme, superstitieuse, se signerait avec une expression stupide et lui conseillerait de faire brûler des cierges à l'église Saint-Louis.

« Qui me suivrait, de toute façon, et pourquoi? » se demanda-t-elle. Cependant, elle distingua à nouveau l'écho d'une toux et des pas traînants. Par une claire journée ensoleillée, à une heure plus tardive, sans doute n'aurait-elle pas pris peur. Mais son imagination s'emballa. Sa mère lui avait si souvent prédit qu'il lui arri-

verait malheur, en ville. Pour Lucienne Millet, le monde extérieur à la ferme familiale grouillait de dangers divers, d'assassins et de bandits.

Isaure se mit à courir, son cœur battant à se rompre. Au bout d'une trentaine de mètres, elle trébucha. Elle jeta un coup d'œil en arrière. La rue était déserte. « Je n'ai pas rêvé, j'ai vu quelqu'un, un homme. Il me semble qu'une écharpe cachait son visage, il avait un chapeau, aussi. »

Soudain, elle se jugea stupide. Il pouvait s'agir d'un résidant du quartier qui se rendait chez un voisin. Vaguement rassurée, elle poursuivit son chemin.

Chaque samedi, son jour de congé, elle se rendait dans un jardin public non loin de la place Napoléon. C'était l'occasion de passer devant un kiosque à journaux, une modeste baraque peinte en vert, et d'examiner discrètement la couverture des revues ainsi que la première page du quotidien régional, *L'Ouest-Éclair*. Fervente lectrice de la presse, qui ne coûtait pas cher, Isaure consultait d'abord les gros titres.

Elle s'en approchait lorsque des moineaux s'abattaient sur le sol, attirés par des miettes de pain détrempees. Son regard d'un bleu sombre se posa sur les oiseaux avec une expression rêveuse. Elle enviait leur liberté, leur légèreté, leur facilité aussi à s'envoler, à sautiller, à regagner le ciel en quelques battements d'ailes. « Moi, je suis seule et condamnée à obéir. Toujours obéir! À mon père, à mes patrons, à une vie que je n'ai pas choisie. »

Elle en était là de ses tristes réflexions quand une pétarade, éclatant à ses pieds, la fit sursauter et crier de surprise. Presque aussitôt des rires moqueurs s'élevèrent, tandis qu'un drôle de paquet, lancé avec force, venait heurter ses bottines.

— Quelle horreur, mais quelle horreur! s'écria-t-elle.

Le marchand de journaux sortit de sa guérite, intri-

gué par le bruit des pétards et l'exclamation de la jeune fille. Il vit tout de suite le morceau de tissu et le cadavre de rat qui était emballé à l'intérieur un instant plus tôt. Deux garçons d'une douzaine d'années détalèrent de leur cachette, en l'occurrence la haie de buis délimitant l'enceinte du square.

— Fichus garnements! s'enflamma le commerçant. Il y a des coups de trique qui se perdent! A-t-on idée de jouer des tours pareils aux honnêtes gens? Est-ce que ça va, mademoiselle?

— Oui, je vous remercie.

Encore tremblante, Isaure observait le corps inerte de l'animal.

— Ils ont pris soin de l'envelopper d'une guenille, fit-elle remarquer d'un ton si bizarre que son interlocuteur en fut tout étonné.

— Vous parlez d'un soin! soupira-t-il. Ils ne voulaient pas se salir les doigts, ouais!

Âgé d'une trentaine d'années et célibataire, l'homme la dévisagea attentivement. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait passer cette jolie fille au teint laiteux et aux traits de poupée comme esquissés. Elle avait le nez court et droit, les joues rondes, la bouche semblable à une fleur épanouie d'un rose pâle et les yeux bleus ourlés de cils très noirs.

— Je les ai reconnus! Ce sont les fils de ma logeuse, expliqua Isaure. Ils se sont vengés. Hier soir, ils ont été punis à cause de moi. Leur père les a corrigés parce que je lui ai dit qu'ils faisaient du tapage dans la cage d'escalier de l'immeuble et que je n'aimais pas ça. J'étudie, vous comprenez? L'an prochain, j'aurai un poste d'institutrice.

— Oui, sûr, je comprends! affirma le marchand, ravi d'engager la conversation. Je vous vois bien en maîtresse d'école.

Sur ces mots, il ramassa le chiffon et s'en servit pour prendre le rat par la queue. Il alla jeter le tout de l'autre côté de la haie, sur la pelouse. Quand il revint en se frottant, dans un geste instinctif de dégoût, les mains au petit tablier qui ceignait sa taille, Isaure crut revoir son frère ainé, Ernest, lorsqu'il sortait de la soue à cochons, ses vêtements protégés par son devanteau⁴ en toile bise. La guerre l'avait fauché en 1915, ainsi que son cadet de deux ans, Armand, disparu du côté d'Amiens, dans le nord.

— Voilà, ni vu ni connu! plastronna l'homme en se plantant près d'Isaure. J'allais pas laisser un rat crevé à deux pas de mon kiosque.

— Évidemment! dit-elle, pressée maintenant de s'éloigner.

— Dites, mademoiselle, venez donc! ajouta-t-il. Je vous offre une revue de mode pour vous consoler du mauvais tour que vous ont joué ces sales gosses. Et puis, je vous ai déjà vue, hein, souvent la mine intéressée par ma devanture. Mais vous n'achetez que des journaux. C'est par souci d'économie, n'est-ce pas?

— Oui, c'est ça. Monsieur, je ne peux pas accepter.

— M'sieur Marcellin, si vous préférez; on m'a baptisé comme mon pépé. Et vous?

— Isaure...

— Pardon?

— C'est un prénom qui vient du latin, de l'Antiquité. Mon père est métayer sur les terres d'une châtelaine. Cette dame, quand elle m'a vue dans mon berceau, elle a conseillé à ma mère de m'appeler Isaure.

— Ça alors! Ce n'est pas commun!

— Je sais...

4. Terme de patois désignant un devantier ou tablier.

Marcellin Guérinaud jubilait. Il en venait à remercier en pensée ces gamins qui lui avaient permis de faire la connaissance d'une telle beauté. Il lui trouvait un air un peu absent ainsi qu'une voix étrange, veloutée, basse et un peu trop grave, mais elle lui plaisait.

— Approchez, ne soyez pas timide, choisissez une revue, je vous dis, sinon je serai vexé! insista-t-il.

Isaure avança et se mit à détailler la devanture du kiosque. C'était un gai fouillis de couleurs, d'illustrations et de photographies noir et blanc à la une des journaux. Un gros titre lui sauta aux yeux.

Tragique coup de grisou à Faymoreau. La mine a frappé. La compagnie déplore trois morts, et deux mineurs sont encore prisonniers dans le puits du Centre.

— Mon Dieu, non, non! murmura-t-elle. Monsieur, puis-je prendre ce journal?

Sans attendre de réponse, elle s'empara du quotidien, bouche bée, les prunelles agrandies par une mystérieuse panique.

— Ben oui, prenez-le, mais...

Elle remercia dans un murmure et s'enfuit. Elle devait lire l'article loin de tout témoin, au cas où un des noms imprimés serait celui qu'elle ne voulait pas voir écrit là, quelques lettres alignées capables de lui briser le cœur, de détruire l'essence même de son existence. « Pas Thomas, se répétait-elle, hagarde. Pas Thomas, surtout pas lui! N'importe qui de Faymoreau, mais pas lui! »

La jeune fille traversa le jardin public et se réfugia dans une rue voisine. Là, haletante, elle entreprit de lire l'article. L'identité des victimes la fit à peine sourciller. Plus tard, elle les plaindrait, elle aurait de la compassion, pas tout de suite.

— Je le sentais, qu'il était en danger, je le savais! se dit-elle. Thomas! Mon Thomas! L'accident s'est produit jeudi. C'est pour ça qu'il ne m'a pas envoyé de lettre, bien sûr.

Une main posée sur sa poitrine, elle eut un mouvement de tête affolée. La mine avait gardé captifs Thomas Marot et Pierre Ambrozy. C'étaient eux, les prisonniers du puits du Centre; l'article le précisait.

— Je dois partir. Je ne peux pas rester ici.

Isaure crut devenir folle. Les mots imprimés dans le journal tournaient dans son esprit en une ronde maléfique. Elle se les répéta en courant jusqu'à l'immeuble vétuste de la rue Serpentine qui abritait sa petite chambre mansardée.

La compagnie minière ne sait pas comment délivrer ces deux hommes enterrés vivants dans les entrailles de la terre. Des travaux de déblaiement ont été entrepris, mais on craint un effondrement qui empêcherait tout sauvetage. Deux mineurs, Gustave Marot et Stanislas Ambrozy, se sont portés volontaires malgré les risques encourus, deux valeureux pères qui veulent sauver leur fils. Tout le village de Faymoreau est en émoi.

La jeune fille ne répondit même pas à la concierge qui la salua d'un « Déjà finie, vot' balade? » quand elle se rua dans le couloir du rez-de-chaussée. Les six étages furent gravis en un temps record.

Le regard halluciné, bouche bée, Isaure boucla son sac de voyage et s'empara de ses maigres économies. Elle évoluait sur un fil tendu au-dessus d'un abîme, et plus rien ne lui importait si Thomas Marot ne revoyait jamais la lumière du jour. Elle avait dix ans la première fois qu'il avait volé à son secours sans la connaître, la défendant d'une bande de garnements dans une rue de

Faymoreau près de l'église. Ensuite, chaque fois qu'ils se rencontraient, au début par hasard, le jeune homme, alors un galibot de quinze ans, lui parlait gentiment et lui offrait son merveilleux sourire.

Peu à peu, au rythme des jeudis et des dimanches, à la belle saison, Isaure avait fait la connaissance des frères et sœurs de Thomas. Il y avait ses grandes sœurs, Adèle et Zilda, son frère Jérôme qui la chatouillait un peu trop souvent à son goût et la benjamine, Anne, une adorable petite fille, menue et rieuse. Ils allaient ensemble dans les bois ou au bord de l'étang de la digue. Certaines familles de mineurs y avaient construit des baraqués, flanquées d'un ponton pour la pêche. « Un soir de juillet, je m'en souviendrai toute ma vie, j'avais réussi à m'enfuir en cachette de la métairie et j'avais couru jusqu'à l'étang, se remémora-t-elle, en larmes. Je croyais y trouver du monde, mais Thomas était seul à relever des nasses. Il ne m'a pas vue. Comme il n'y avait personne et parce qu'il avait commencé à m'apprendre à nager, moi, j'ai voulu le rejoindre en traversant à la nage. J'ai quitté mes sabots et ma robe et je me suis glissée dans l'eau en culotte et chemisette. »

Figée sur place par l'évocation de ce jour d'été où elle aurait pu mourir sans l'intervention de Thomas, Isaure crispa ses doigts sur la lanière de son sac à main. « Je n'arrivais pas à faire la brasse. J'ai coulé, je suis remontée et j'ai appelé. Il s'est rué à mon secours en plongeant tout habillé. Je crois qu'il y avait un couple plus loin, qui a dû assister à mon sauvetage. Je me suis retrouvée sur la berge, blottie dans les bras de Thomas. Tout pâle, il répétait: "Mon Isauline, mon Isauline!" J'avais douze ans. Je l'aimais déjà, mais, après, je l'ai adoré, mon héros... qui m'a toujours protégée, écoutée, consolée. C'est bizarre, mais nous avons gardé le secret de cet événement, tous les deux. »